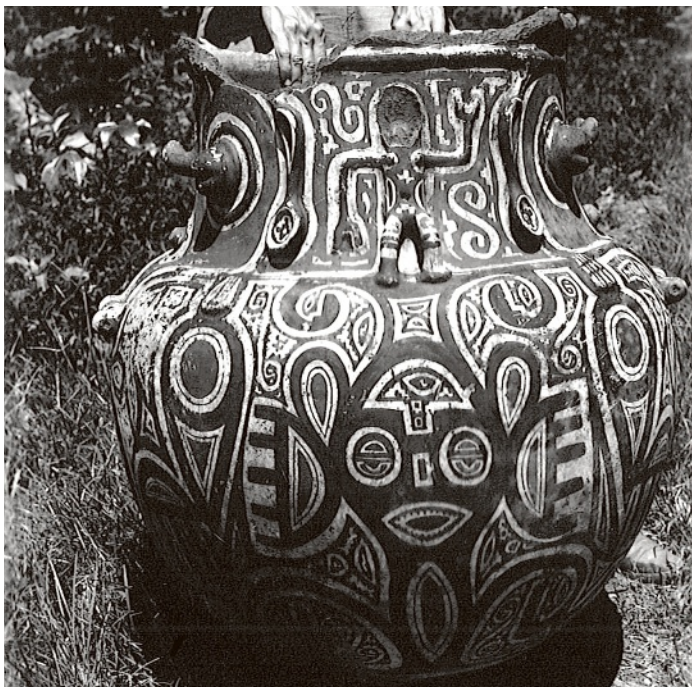




© Stéphen Rostain, avec l'aimable autorisation de Betty Meggers

Betty Meggers révéla l'archéologie amazonienne au monde



© Stéphen Rostain

traversée de chemins permanents et parsemée de tertres, de digues, de canaux et fossés, de bassins et réservoirs, de champs surélevés (voir la figure). Dense, chaude et humide, la sylv amazonienne fut le berceau d'un fertile et heureux mariage entre humanité et nature, dont la postérité est encore tangible.

archéologues à l'occasion, curieux à plein temps, ils dévoilèrent des pans entiers de la vie amérindienne en arpétant le terrain. Les plus connus sont le Suédois Erland Nordenskiöld, dont Helen Palmatary était l'élève, le Suisse Emilio Augusto Goeldi et l'Allemand Curt Nimuendajú. Ces ethnologues produisirent des travaux essentiels qui font encore autorité aujourd'hui. Toutefois, aussi brillants furent-ils, ils se contentaient souvent de collecter des vases ou, au mieux, de dessiner des plans sommaires de sites.

Il fallut attendre les lendemains de la Seconde Guerre mondiale pour que l'archéologie amazonienne obtienne ses lettres de noblesse. Ce furent deux femmes nord-américaines qui les lui servirent : Betty Meggers et Anna Roosevelt. Betty Meggers peut être considérée comme la mère de ce champ de recherche sous ces tropiques. En 1943, elle n'était encore qu'une jeune étudiante se faisant les dents dans un musée de son pays sur une petite collection céramique de l'île de Marajó, une île côtière de l'embouchure de l'Amazonie. Elle alla ensuite sur le terrain, avec celui qui deviendrait son mari, pour explorer l'embouchure du grand fleuve afin d'y conduire leurs recherches doctorales sur l'archéologie de l'estuaire. Son futur époux, Clifford Evans, était en effet également archéologue, mais resta toujours en retrait bien qu'omniprésent, telle une ombre silencieuse derrière la grande dame. On a parfois reproché à cet homme disparu prématurément son effacement, d'être trop discret, voire secret. Une attitude qui n'avait pourtant rien d'étonnant dans un pays où il n'était pas rare que les

archéologues servent non seulement la science, mais aussi leur pays en le tenant informé de la situation locale en toute discrétion.

Le gros ouvrage qui, en 1957, naquit de la prospection archéologique du bas Amazone constitua le socle de la recherche postérieure, jusqu'à être désigné par quelques-uns comme la « bible » de l'archéologie d'Amazonie. Sans tomber dans ce genre d'excès, il faut quand même reconnaître qu'il y a un avant et un après Meggers. Pendant un demi-siècle, elle domina cette discipline, édictant de rigides paradigmes et une discipline sévère à la communauté de chercheurs.

LE RÈGNE SANS PARTAGE DE BETTY MEGGERS

En premier lieu, elle révéla véritablement l'archéologie amazonienne au monde, dévoilant un passé plus complexe que celui imaginé. Pour ce faire, elle établit des séquences chronoculturelles précises en plusieurs points – bas Amazone, Guyana, Équateur – qui font encore autorité aujourd'hui. Elle fut également une avocate précoce des datations absolues, par radiocarbone ou thermoluminescence. De plus, elle favorisa les développements locaux de l'archéologie en lançant de grands programmes scientifiques et en formant des chercheurs nationaux dans plusieurs pays sud-américains, autant de disciples qui répandirent sa méthodologie et ses paradigmes chez eux tout en constituant un réseau tentaculaire autour de Meggers. Enfin, souvent de façon péremptoire, elle affirma que le bassin amazonien n'avait pu ➤

> accueillir de grandes populations durant l'époque précolombienne, ni supporter une agriculture intensive.

De fait, dès ses débuts, Meggers défendit bec et ongles le déterminisme écologique, qui voulait que la géographie décide de la culture. Il faut dire qu'à l'époque, cette théorie venue des États-Unis dominait la pensée anthropologique. Elle était notamment portée par l'anthropologue Julian Steward, qui avait édité, entre 1946 et 1949, cinq volumes du *Handbook of South American Indians* (le « Manuel des Indiens d'Amérique du Sud ») dans lesquels il classait les sociétés d'Amérique du Sud en cinq grands types qui définissaient leur niveau de complexité, correspondant chacun à une aire géographique déterminée, sur la base des stratégies d'adaptation supposées des Amérindiens, établies à partir de généralisations.

Pour l'Amazonie, ces généralisations étaient par exemple la culture du manioc sur brûlis, une occupation de l'espace avec mobilité périodique ou l'utilisation de ressources fluviales comme protéines de base. Le « modèle de tribu de forêt tropicale », appliqué sans discernement à l'ensemble du peuplement amazonien, représentait des communautés semi-nomades, obligées de cultiver temporairement des parcelles de forêt déboisées par le feu pour en augmenter la trop faible fertilité et pêchant dans les rivières pour compléter en protéines la consommation des tubercules de manioc. Le problème du recours à ces aspects est qu'ils ne caractérisaient que des sociétés amérindiennes coloniales déjà fortement détruites par le choc de la conquête et en cours de recomposition. Quoi qu'il en soit, ce déterminisme environnemental connut un ample succès et le modèle de culture de forêt tropicale domina pendant un demi-siècle.

L'AMAZONIE DE MEGGERS, UNE TERRE STÉRILE

Meggers construisit sa carrière en s'appuyant sur l'idée de cet environnementalisme prégnant. En 1971, elle publia ainsi un livre qui se voulait définitif sur le potentiel amazonien, intitulé *Amazonia, Man and Culture in a Counterfeit Paradise* (« Amazonie, homme et culture dans un paradis contrefait »). Elle s'ingéniait à y démontrer que les basses terres infertiles avaient provoqué la stagnation culturelle des habitants de l'Amazonie. Elle considérait qu'aucune société n'avait pu y connaître de développements complexes à cause d'un milieu défavorable, toute innovation culturelle étant vue comme un apport extérieur. Bien plus, elle expliquait que des communautés « avancées » étaient descendues vers l'est depuis les Andes pour peupler la grande forêt, la traversant jusqu'à atteindre l'embouchure du fleuve. Là, à Marajó – une île de la superficie de la Suisse –,

elles avaient fleuri un temps, édifiant d'immenses tertres de terre le long des rivières et fabriquant de grosses urnes funéraires au décor anthropomorphe raffiné. Hélas, les miasmes délétères de ce milieu tropical humide auraient eu raison d'elles et auraient anéanti leur culture avant l'arrivée des Européens.

Pour appuyer son obsession de la stérilité amazonienne, elle donnait l'exemple des entreprises industrielles nord-américaines qui avaient avorté au début du xx^e siècle. Par exemple, Henry Ford avait eu l'idée de cultiver d'énormes champs d'hévéas afin de disposer de toute la matière première nécessaire à ses pneus de voiture. Il avait même construit une ville utopique sur le modèle de la société nord-américaine, baptisée de son nom : Fordlândia. Mais un champignon avait eu raison de ses arbres et le projet avait périclité, causant presque la faillite de son empire. Ce type de référence saisissante convainquit nombre de chercheurs qui acceptèrent alors l'idée du désert vert stérile incapable d'héberger des populations prospères.

Malgré les apports méthodologiques de Meggers, l'archéologie amazonienne a stagné durant des années. En effet, personne ne se posait plus la question culturelle des habitants précolombiens. On se contentait de les comparer directement aux populations actuelles. Ce n'était plus le vestige ou la trace qui servaient de guide à l'archéologue, mais une analogie ethnographique directe non contextualisée. Ce faisant, on niait le choc microbien de la conquête européenne qui avait décimé près de 90 à 95% des Amazoniens aux xvi^e-xvii^e siècles, tout comme les reconstructions sociétales qui s'étaient ensuivies. On privait ainsi de passé les premiers occupants



À LIRE

Stéphen Rostain a récemment publié **Amazonie, l'archéologie au féminin**, Belin, 2020. Cet ouvrage a reçu le grand prix du Livre d'archéologie 2020.



© Avec l'aimable autorisation de José Oliver